

Chapitre 17

Où Tistou, courageusement, se dénonce

Il y a des silences qui réveillent. Tistou, ce matin-là, sauta de son lit parce que la grosse sirène ne sonna pas. Il alla à la fenêtre.

La fabrique de Mirepoil était arrêtée ; les neuf cheminées ne fumaient plus.

Tistou courut au jardin. Assis dans sa brouette, Moustache lisait le journal, ce qui lui arrivait rarement.

– Ah ! te voilà, toi ! s'écria-t-il. Pour du travail bien fait, on peut dire que c'est du travail bien fait. Je n'aurais jamais cru que tu arriverais à un si beau résultat !

Moustache rayonnait, exultait. Il embrassa Tistou, c'est-à-dire qu'il lui enveloppa la tête de ses moustaches.

Puis, avec cette légère mélancolie des hommes qui ont fini leur tâche, il ajouta :

– Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu en sais maintenant aussi long que moi, et tu vas bien plus vite.

Venant d'un maître tel que Moustache, le compliment réchauffa le cœur de Tistou.

Du côté des écuries, Tistou rencontra Gymnastique.

– C'est merveilleux, lui glissa Tistou dans sa douce oreille beige. Avec des fleurs, j'ai arrêté une guerre.

Le poney n'en parut pas autrement surpris.

– À propos, répondit-il, une botte de trèfle blanc me ferait assez plaisir. C'est ce que je préfère pour mon petit déjeuner, et j'en trouve de moins en moins sur la prairie. Tâche d'y penser, à l'occasion. Ces mots plongèrent Tistou dans la stupéfaction. Non pas parce que le poney parlait... cela, il s'en était aperçu depuis longtemps... mais parce que le poney savait qu'il avait les pouces verts.

« Heureusement que Gymnastique ne parle jamais à personne d'autre qu'à moi », se dit Tistou.

Et il remonta, pensif, vers la maison. Ce poney-là, décidément, en connaissait long.

Dans la Maison-qui-brille, les choses n'allaient pas comme à l'accoutumée. D'abord, c'est un fait, les vitres brillaient moins. Amélie ne chantait pas devant ses fourneaux : *Ninon, Ninon, qu'as-tu fait de ta vie...* qui était sa chanson préférée. Le valet Carolus ne faisait pas reluire la rampe.

Madame Mère avait quitté sa chambre dès huit heures, comme lorsqu'elle partait en voyage. Elle prenait son café au lait dans la salle à manger, ou plutôt son café au lait était devant elle, et elle n'y touchait pas. Elle vit à peine Tistou traverser la pièce.

Monsieur Père n'était pas allé au bureau. Il se trouvait dans le grand salon, en compagnie de Monsieur Trounadisse, et tous deux marchaient à grands pas, de manière désordonnée, si bien que, de temps en temps, ils se cognaient et à d'autres moments se tournaient le dos. Leur conversation faisait un bruit d'orage.

– Ruine ! Déshonneur ! Fermeture ! Chômage !
criait Monsieur Père.

Et Monsieur Trounadisse répondait, comme l'écho du tonnerre roulant dans les nuages :

– Conspiration... Sabotage... Attentat pacifiste...

– Ah ! mes canons, mes beaux canons, reprenait Monsieur Père.

Tistou, sur le seuil de la porte entrouverte, n'osait pas les interrompre.

« Voilà comme elles sont, ces grandes personnes, se disait-il. Monsieur Trounadisse m'affirmait que tout le monde était contre la guerre, mais que c'était un mal inévitable, qu'on ne pouvait rien y faire. J'arrive à empêcher une guerre ; ils devraient être contents ; non, ils se fâchent. »

Monsieur Père, heurtant au passage l'épaule de Monsieur Trounadisse, s'écriait, hors de lui :

– Ah ! si je tenais le misérable qui est allé semer des fleurs dans mes canons !

– Ah ! oui, si je le tenais, moi aussi ! répondait Monsieur Trounadisse.

– Mais peut-être n'y a-t-il aucun responsable... Effet des puissances supérieures...

– Il faut faire une enquête... Haute trahison.

Tistou, vous le savez, était un garçon courageux. Il ouvrit la porte, alla jusque sous le grand lustre de cristal, au centre du tapis à guirlandes, et face au portrait de Monsieur Grand-Père. Il prit son souffle :

– C'est moi qui ai semé les fleurs dans les canons, dit-il.

Et puis il ferma les yeux, attendant la gifle. La gifle n'étant pas arrivée, il rouvrit les paupières.

Monsieur Père s'était arrêté dans un coin du salon, et Monsieur Trounadisse à l'autre bout. Ils regardaient Tistou, mais n'avaient pas l'air de le voir. À se demander même s'ils avaient entendu et compris.

« Ils ne me croient pas », pensa Tistou qui, pour confirmer son aveu, énuméra ses prouesses comme on donne la solution d'une charade.

– Les volubilis dans la zone, c'est moi !

La prison, c'est moi ! Et l'édredon de pervenches pour la petite fille malade, c'est moi ! Et le baobab dans la cage aux lions, c'est encore moi !

Monsieur Père et Monsieur Trounadisse continuaient à jouer les statues. Les paroles de Tistou, manifestement, ne leur pénétraient pas dans la tête. Ils avaient tout juste la figure de gens qui vont vous dire dans une seconde : « Cesse donc de raconter des bêtises et laisse les grandes personnes tranquilles. »

« Ils pensent que je me vante, se dit Tistou. Il faut que je leur prouve la vérité. »

Il s'approcha du portrait de Monsieur Grand-Père. Sur le canon qui servait d'accoudoir au vénéré fondateur de la Manufacture de Mirepoil, Tistou posa les deux pouces et les tint appuyés pendant quelques secondes.

La toile eut un léger frisson et l'on vit sortir de la bouche du canon un brin de muguet qui poussa d'abord une feuille, puis l'autre, puis ses clochettes blanches.

– Et voilà ! dit Tistou. J'ai les pouces verts.

Il s'attendait à ce que Monsieur Trounadisse devînt cramoisi, et Monsieur Père tout blanc. Ce fut le contraire qui arriva.

Monsieur Père s'écroula dans un fauteuil, le visage pourpre, tandis que Monsieur Trounadisse, pâle comme une pomme de terre, se laissait tomber sur le tapis.

Tistou reconnut à ce double signe que de faire pousser des fleurs à l'intérieur des canons dérangeait gravement la vie des grandes personnes.

Et il sortit du salon, la joue intacte, ce qui prouve que le courage est toujours récompensé.